

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Louise Cotnoir, Diane-Monique Daviau, Anthony Phelps**

Michel Lord

Number 138, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2010). Review of [Louise Cotnoir, Diane-Monique Daviau, Anthony Phelps]. *Lettres québécoises*, (138), 36–37.



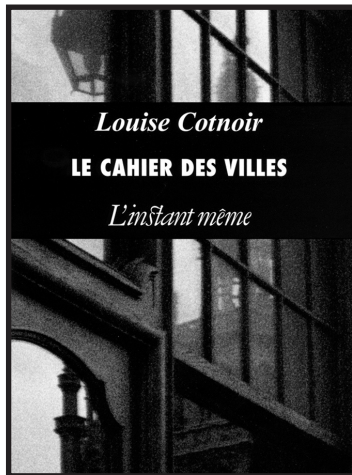
Louise Cotnoir, *Le cahier des villes*, Québec, L'instant même, 2009, 114 p., 15 \$.

# D'errance en déshérence

Le troisième recueil de nouvelles de « La trilogie des villes » de Louise Cotnoir porte bien son titre, chacune des douze nouvelles se passant dans une ou plusieurs villes, démultipliant ainsi l'impression d'errance spatiale et temporelle de ces personnages en mal de vivre.

Loin du simple carnet de voyage, les textes sont porteurs d'un certain désespoir, les personnages pour la plupart étant hantés par la mort, le deuil, la perte. Ces motifs suivent les personnages pendant toute une vie parfois et servent également de rappel douloureux de l'histoire contemporaine. Comme un calendrier qui va de juin à mai, chaque nouvelle porte au surplus la mention d'un mois, comme une scansion chronologique imparable.

Dans le premier texte, « Le cabinet des curiosités (Juin) », un enfant décide de collectionner les cimetières le jour de l'enterrement de sa grand-mère bien-aimée. Devenu adulte, il voyage à travers le monde, y visite les plus beaux endroits où se trouvent enterrés les morts. Après la mort de sa mère, il est si malheureux qu'il semble vouloir disparaître lors d'une visite à un cimetière marin à Bonifacio, en Corse. Le récit laisse croire un instant qu'il va mourir, se perdre dans la mer/la mère/la mort pour échapper à « cette affliction d'exister » (p. 21). Mais son heure n'est pas encore venue. La nouvelle est portée par une écriture d'une grande beauté. La mort revient hanter un homme qui fait une promenade avec une fillette à Amsterdam dans « Elle avait cinq ans et un papa (Août) ». Il se sent lourd, vieux, est toujours endeuillé par la perte de son père, veut mourir, mais résiste pour la petite.



C'est plutôt l'érotisme et la fragilité qui prévalent dans « Limoges, comme une porcelaine (Septembre) », où une femme et un homme se promènent dans les rues de Limoges, se suivent, s'épient tout en flânant. Lui a « les yeux fragiles de la porcelaine » (p. 37), elle est en « déroute » (p. 35), « néglige les repères qui pourraient la sauver de lui » (p. 35). S'agit-il de relation entre ces deux personnages seulement ou y en a-t-il un troisième, un homme aimé, mais maintenant détesté, parce que violent? D'où viennent la détresse, l'amertume de la femme? La discrétion demeure suprême, mais la densité, l'intensité émotives sont bien présentes.

La relation érotique tourne au bizarre dans « Madame Pinto, charges incluses (Octobre) », avec ce beau jeune homme, slave, violoniste, qui résiste puis suc-

combe aux caresses de sa propriétaire, M<sup>me</sup> Pinto, vieille et laide, mais qui lui fait oublier le concours de violon pour lequel il se prépare fébrilement.

Comme dans d'autres nouvelles de son premier recueil, *La déconvenue* (1993), des relents de l'Holocauste refont étrangement surface. Ainsi, dans « Carnet de voyage (Novembre) », la narratrice est à Berlin après un passage à Vienne. Elle revient sur le lieu des souffrances de ses grands-parents juifs allemands. Son grand-père semble être mort lors de la célèbre Nuit de Cristal, victime des fascistes. Dans « À Dachau, on entend la mer (Avril) », le discours pénètre au cœur même de la conscience juive en acte avec ce narrateur, prisonnier juif emmené avec beaucoup d'autres dans un wagon de train à Dachau. Il fait état de sa maigre, de ses souffrances et de la douleur née de cette déchéance. Puis tout à coup survient la libération.

Certaines nouvelles dévient de cette thématique, pour explorer les méandres de la création et de la conscience heureuse ou malheureuse qui l'accompagne. Dans « La ville sortilège (Février) », le narrateur, sculpteur, est plutôt serein et rêve « de créer une œuvre qui [le] distingue » (p. 75), quitte Montréal pour s'installer un temps à Venise, « ville où tout est œuvre d'art » (p. 77). Côté moins heureux, dans « Sans voix (Mars) », une femme arrive à Copenhague pour donner une conférence sur la création littéraire, se sent tout à coup un peu perdue, vulnérable, pétrie d'angoisse, mais cherche à combattre cette déshérence.

Si l'urbanité est loin de toute exubérance chez Louise Cotnoir, elle est porteuse d'une conscience de la finalité de toute chose et portée par une écriture tout en finesse.



Diane-Monique Daviau, *Là (petites détresses géographiques)*, Montréal, Québec Amérique, 2009, 137 p., 17,95 \$.

# De la difficulté d'être (encore)

Comme pour fêter ses trente ans en tant que nouvellière, Diane-Monique Daviau offre un recueil de treize nouvelles conçues dans la continuité de l'imaginaire de l'auteure, qui gravite autour des motifs de l'enfance, de la difficulté d'être, des rapports difficiles entre les êtres, surtout entre ceux qui devraient être familiers et qui ne parviennent pas à s'entendre, autour de la perte aussi, de l'angoisse, du temps qui passe et de la disparition. Cet univers, toujours dense, est soutenu par une écriture épurée, digne d'un des meilleurs nouvelliers du Québec.

La première nouvelle, « Voir », travaille littéralement dans la matière de l'angoisse, avec cette mère qui veille la nuit sur son enfant, habitée par la peur de le perdre. Elle passe son temps à vérifier à l'aide d'un miroir s'il respire bien, répétant le même geste inlassablement. Dans « Des voitures automobiles », l'enfant est au contraire cruellement abandonné, mis dans les poubelles, sauvé, puis adopté, mais mal aimé. Il trouve refuge dans le rêve de voitures, symbole d'une fuite désirée.

Les adultes ne sont pas en reste, et l'humour noir peut être de la partie, comme dans « Quelques heures de gym avec Giovanni Giovanelli », où la narratrice se voit forcée de faire de l'exercice pour contrer l'arthrose et l'ostéoporose. Les scènes du gymnase contrastent avec le côté sombre du recueil. Il y a bien aussi ce vieil homme, dans « Petit nœud gordien », qui craint la mort, mais qui trouve le tour de lui

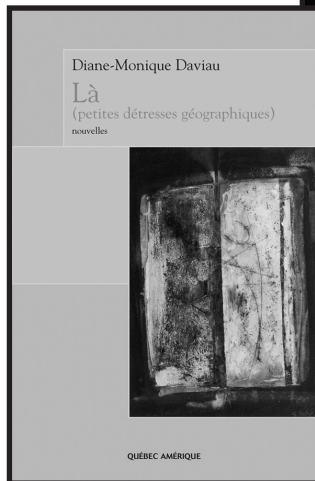


DIANE-MONIQUE DAVIAU

faire un pied de nez, et, dans « Yaourt », cette femme, abandonnée et profondément malheureuse, qui se questionne sur le sens de la vie, mais qui décide d'aller s'acheter simplement du yaourt.

C'est sur une note des plus désespérées que se termine le recueil, le narrateur de « Cherche-étoiles » suivant le parcours d'un homme qui en a assez de la vie, et qui, après avoir dit à sa vieille mère qu'elle n'a plus à craindre les assauts d'un mari violent, rentre chez lui où il semble se suicider.

La mort a certes le dernier mot, comme la vie qui passe, là où nous sommes, et la nouvelle a cette capacité formelle de transmettre cette préoccupation sans pour autant assommer son sujet. C'est là tout l'art de Daviau.



Anthony Phelps, *Le mannequin enchanté*,  
Montréal, Leméac, 2009, 117 p., 17,95 \$.

## Tremblements de réel(s)

J'ai lu en décembre 2009 le premier recueil de nouvelles d'Anthony Phelps, qui n'en est pas à sa première œuvre, car il a depuis 1960 publié pas moins de vingt livres, surtout de la poésie et des romans.

À rebours, après le tremblement de terre du 12 janvier en Haïti, je me dis que *Le mannequin enchanté* est une sorte de tremblement de réel et d'irréel, tant la réalité semble instable et traversée d'onirisme, d'étrange, de magique, de maléfique et de représentations archétypales dans ces nouvelles aux accents fortement poétiques. Rien d'étonnant chez ce poète, né en Haïti en 1928 et exilé au Québec en 1964.

Les dix textes contiennent presque tous des zones de sens opaque, légèrement hermétique, mais qui laissent le champ libre à la réflexion et à l'interprétation. Le récit d'ouverture, « Osiris », se présente comme un discours de vases communicants. Un homme et une femme déambulent dans un musée d'art ancien. Ils vont entre les œuvres et un café, en parlant doucement, font l'amour, discutent du principe du triangle égyptien, de sérénité. Puis, dans la finale, retour au musée où la femme est devant une œuvre, satisfaite de « sa reproduction de l'offrande à Osiris » (p. 16). Onirique? Poétique certainement.

Le réel est bel et bien représenté dans « Elles seront toutes rouges », où le narrateur revient clandestinement dans son pays, le Brésil, pour découvrir qui a trahi leur mouvement révolutionnaire qui se bat contre le Borgne. Une femme l'accueille à l'aéroport. À la fin, ils semblent être assaillis par des tueurs et il semble que la femme soit victime de cet assaut. Cela est lié à un souvenir d'enfance où le narrateur avait trop mangé de cerises vertes qui lui avaient brûlé l'estomac, ce souvenir créant ainsi des liens subtils avec les derniers instants de la femme abattue, des balles dans le ventre.

Toujours en mode politique, « Hier, hier encore!... » est tout autant remplie d'onirisme, de magie, de vaudou, d'évocation de la violence sous le régime de Papa Doc. Il s'agit en fait d'un type de réalisme magique. En Haïti, un homme, simple commis, est arrêté, battu, mis en prison par les macoutes. On le prend pour le Doc Marcel. Il proteste, mais un Chat, avec qui il a des échanges, le convainc de faire semblant de se rendre pour le Doc. Il charme son geôlier, mais un jour celui-ci l'appelle Tête-Chat. Dans ce labyrinthe de transformations, le Doc devient un chat attiré par les cris d'une femelle et s'échappe de sa prison en passant entre les barreaux de sa fenêtre.

Au trop-plein baroque — qui paradoxalement thématise le manque — succède le vide dans « Portrait », texte bref de quinze lignes où un Homme dessine, réveille son passé qui, chaque midi, s'efface, retourne au néant. Il espère qu'un jour Midi ne vienne pas. Également archétypale, « Dans un espace pantin », chapeauté d'une épigraphe des *Poèmes* (1976) de Beckett, s'offre comme une métaphore de la traversée de la vie, de l'âge tendre où l'on ne voit rien jusqu'à la découverte du rêve, de la poésie, de tout.

Puis arrivé au septième palier de cette maison étrange où tout se déroule, il ouvre une porte par laquelle il est happé dans le vide gluant, et redevient comme un fœtus, en position lovée.

Comme le titre en fait indirectement mention, le recueil exploite aussi le mythe de Pygmalion, cela, dans la nouvelle de clôture. Dans « Le mannequin enchanté », qui se situe entre la science-fiction, le mythe et le merveilleux, un vieil homme, « Veilleur de Nuit de l'Union des Poupées » (p. 101), dialogue avec son magnétoscope à qui il a tout appris. Celui-ci le convainc de parler au mannequin que le veilleur s'est procuré après la mort de son chat. La nouvelle se termine dans un dialogue à trois et une danse, le vieil homme ayant retrouvé la souplesse de ses muscles et poussé magiquement les murs pour avoir de l'espace et danser avec le mannequin enchanté. Le rêve suprême: le réel aménagé au gré de la fantaisie.

Voilà bien une des œuvres les plus étonnantes dans le champ de la nouvelle contemporaine au Québec, avec son discours profondément métissé en terme de genres et d'esthétiques, et sorti de l'imaginaire d'un écrivain au sommet de sa maturité. ■

